

que la mode eût repris toutes les formes, il se rappela que celles-là étaient uniques, et qu'il les avait vues aux oreilles de madame de Campagnac.

— D'où vous viennent ces pendants d'oreille?

— D'une tante à moi, madame de Campagnac, qui a eu, comme tant d'autres, le tort de croire à l'amour.

— Oui, oui, dit lord Sommerson en cherchant dans ses souvenirs, il y a en elle, si j'ai bonne mémoire, de votre caractère et de celui de votre sœur : le diable au corps qui se cache sous le masque du bon Dieu. Qu'est-elle donc devenue? Est-elle toujours à Venise avec mademoiselle de Parisis, celle qu'on a surnommée Violette?

Lord Sommerson et madame de Montmartel trouvèrent beaucoup de plaisir à parler des absentes.

VIII

Où réapparaissent Violette et madame de Campagnac

On n'a pas oublié dans le monde parisien le bruit des aventures de madame de Campagnac, « la première heure du diable » avec Octave de Parisis, ni toutes les heures plus diaboliques encore avec le duc de Santa-Cruz.

Madame de Campagnac pleurait ses péchés à Venise avec Violette.

Madame de Montmartel était nièce de madame de Campagnac, quoiqu'elles fussent presque du même âge.

Quand madame de Campagnac avait perdu ses droits d'entrée dans le monde du

faubourg Saint-Germain, M. de Montmartel défendit à sa femme de voir sa tante; mais la comtesse n'obéissait jamais qu'à sa fantaisie. Elle continua donc à voir sa tante de loin en loin, non pas pour braver les lois sociales, mais parce que tel était son bon plaisir.

Madame de Montmartel n'avait ni préjugés ni parti pris.

Elle trouvait que sa tante s'attardait bien longtemps à Venise. Voilà pourquoi madame de Campagnac reçut ce billet de sa nièce :

Ma chère tante,

J'ai failli dire ma chère nièce, parce que vous êtes presque plus jeune que moi.

J'apprends par madame de la Chanterie que vous êtes à Venise; c'est une dépêche de mademoiselle de Parisis qui le lui a dit. Que faites-vous à Venise? Je ne suis pas en peine, puisque vous êtes en compagnie de cette pâle et douce Violette que je n'ai vue qu'une fois chez vous, mais dont je me souviendrai toujours. Savez-vous ce qu'on dit ici? On dit que c'est vous qui, dans votre jalousie, avez jeté à

l'eau le duc de Santa-Cruz et la duchesse de Montefalcone. On dit que vous êtes cloîtrée à Venise, dans un nouvel amour, — on ne se console d'un amour que dans les bras d'un amoureux, — on dit.... Mais que ne dit-on pas! Si vous êtes heureuse là-bas, restez-y, sinon revenez à nous. Paris, au mois de janvier, est le paradis retrouvé — dans la neige, le givre ou la pluie.

Si vous ne revenez pas bien vite, j'irai peut-être bientôt vous voir à Venise si M. de Montmartel veut passer par là en revenant de Froshdorf.

En attendant, voulez-vous des nouvelles? Ma sœur est toujours toute confite en Dieu. Moi j'aime mon prochain comme moi-même, — vous savez que je ne m'aime pas du tout. — On parle beaucoup des bonnes fortunes du marquis de Sommerson, qui rappellent celles du duc de Parisis. Je ne vous conseille pas de le rencontrer sur votre chemin, quoiqu'il ait escaladé mon balcon sans escalader ma vertu.

Je vous embrasse sur votre grain de beauté.

HÉLÈNE.

P. S. — N'en dites rien aux pigeons de Venise : la marquise de Néers a eu, je crois bien, comme vous, son « heure du diable ; » le diable, c'est le marquis de Sommerson.

Je vous le présenterai un jour pour votre malheur.

IX

Une femme a toujours raison de trois hommes

Le marquis de Néers adorait sa femme, mais de loin le plus souvent. Il vivait presque toujours dans ses terres. Après avoir passé par l'école de Saint-Cyr, après avoir perdu ses plus belles années à commander une compagnie de dragons qui n'étaient jamais allés à la guerre, il s'était décidé à se croiser tout à fait les bras avec les cinquante mille livres de rente que lui avait données sa femme. Car pour ce qui est de sa fortune à lui, il n'en avait fait qu'une bouchée au sortir du lycée.

Comme tous ceux qui n'attendent plus rien des vanités de ce monde, il s'était tourné vers l'agriculture, cette grande consolatrice, cette dernière maîtresse qui vous prend votre argent

sous prétexte qu'elle vous le rendra deux fois.

Mais c'est la dernière illusion de l'homme : il sème du blé, il ne récolte que de l'ivraie. On dit : « Qui terre a, guerre a. » Il faut dire aujourd'hui, depuis que le marquis de Tillancourt a comparé l'agriculture à la Vénus qui manque de bras : « Qui terre a, misère a. »

M. de Néers s'obstinait à féconder une terre ingrate. C'était une lutte de toutes les heures ; aussi ne venait-il plus à Paris qu'à son corps défendant. Il aurait bien voulu que madame de Néers n'y vînt plus du tout, mais elle ne pouvait s'arracher à ses bonnes œuvres, comme elle le disait si bien. Selon le marquis, elle aurait bien pu s'occuper des pauvres de sa province, mais quoique sa main gauche ignorât les bienfaits de sa main droite, elle disait à son mari qu'elle était trop renommée dans le monde parisien par ses actes de charité, pour abdiquer ainsi, pendant l'hiver surtout, où il ne se passait guère de jour que son nom ne fût dans les journaux les plus sérieux parmi les dames patronnesses les plus héraldiques.

M. de Néers se résignait à vivre seul, songeant avec quelque orgueil, pour se consoler, que sa femme portait noblement son nom en son absence. La célébrité est toujours douce, d'où qu'elle vienne.

Quand la neige, le givre ou la gelée couvrait ses champs, le marquis se montrait encore çà et là dans le monde parisien, mais un peu embourbé par la vie rustique. La terre a en outre cela de beau qu'elle alourdit et qu'elle enlaidit son monde. Mais il y avait si longtemps que madame de Néers ne regardait plus son mari ! Seulement, on la trouvait bien vertueuse, avec sa jeunesse et sa beauté, en face d'un pareil mari. Mais Dieu console de tout.

Quand M. de Néers était à Paris, madame de Néers allait plus souvent à confesse et au sermon. C'était à peine si on la voyait dans le monde.

— Vous savez, disait-elle, mon mari n'aime pas les fêtes.

Et on trouvait cela bien qu'elle se conformât aux goûts de M. de Néers.

Un matin qu'elle était partie pour le sermon,

le marquis se demanda quel plaisir elle pouvait trouver à faire si souvent son salut. Il regretta ce jour-là de ne pas être allé avec sa femme.

— Eh bien ! dit-il tout à coup, puisque je n'ai rien à faire aujourd'hui, moi aussi je vais faire mon salut. D'ailleurs, cela fera plaisir à ma femme.

C'était à Notre-Dame. Quand il arriva, le prédicateur peignait d'une touche voluptueuse le plaisir effréné des femmes.

Il semblait qu'il eût passé par là.

Le marquis dit que c'était beau, mais il se demanda ce que sa femme venait faire dans les malédictions d'un prédicateur. Sa femme, un ange de vertu !

Il regardait tout autour de lui sans la retrouver. Sans doute elle était abîmée dans la prière.

— Tu cherches ta femme ? lui dit un de ses amis. Je crois qu'elle s'est trouvée mal tout à l'heure, la voilà qui s'en va.

M. de Néers fendit la foule, mais ne rejoignit pas sa femme.

Elle sortit par la porte du transept, du côté de la rue du Cloître Notre-Dame.

Quand il atteignit la porte, elle était à vingt pas de là. Elle fuyait en toute hâte comme si elle fût attendue.

— Où diable va-t-elle par là ? se demanda le marquis.

Quoique sa femme fût un ange, il avait eu ses quarts d'heure de jalousie. Il aurait pu courir à elle, il aimait mieux la suivre à distance.

Au beau milieu de la rue Chanoinesse, la dame s'arrêta. Elle ne tourna pas la tête comme la femme de Loth, parce que sa curiosité était devant elle. Elle entra résolument dans une vieille maison qui portait la marque du seizième siècle.

— Je comprends, dit M. de Néers, elle a ses pauvres dans ce quartier-ci.

C'étaient les pauvres de Sophie Arnould. Quand un amoureux suppliait la comédienne de lui faire l'aumône d'un baiser, elle disait, elle aussi : « J'ai mes pauvres. »

Tout aveuglé par son amour et par sa jalousie, M. de Néers n'avait pas vu que lord Som-

merson jouait le même jeu que lui. S'il suivait sa femme à vingt pas, lord Sommerson, qui ne connaissait pas le marquis, la suivait à vingt-cinq pas.

Ils s'arrêtèrent tous les deux devant la maison du seizième siècle. Ils se regardèrent — du haut en bas. — Ils ne s'étaient jamais vus, ils s'étonnaient tous les deux de se rencontrer dans une pareille rue, à la suite de la belle marquise.

Le mari murmurait entre ses dents :

— Que diable celui-là vient-il faire ici ?

L'amant contenait mal sa colère — ses deux colères.

Il était furieux d'avoir vu monter madame de Néers, qui sans doute allait à un rendez-vous, il était furieux d'avoir vu M. de Néers suivre sa femme.

— C'est sans doute encore un autre amant, dit-il.

Ils se croisèrent en se promenant. La rue est étroite, ils faillirent se coudoyer.

Ils se fixèrent une seconde fois.

— Pardieu ! dit l'amant, s'il s' imagine que je vais lui céder la place !

— En vérité, dit le mari, est-ce que ce visigoth s'aviserait de veiller sur la vertu de ma femme ?

Le marquis releva les deux bouts de sa moustache, comme s'il aiguisait des armes blanches.

Lord Sommerson sourit et prit un cigare.

Deux coqs vivaient en paix, une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

Le feu jaillit. Lord Sommerson alluma son cigare en continuant la fable.

Amour, tu perdis Troie.

Il fit cette réflexion mélancolique en cette rencontre :

— Nous sommes quatre.

M. de Néers n'était pas patient. Il s'imagina que lord Sommerson n'avait allumé son cigare que pour lui fumer au nez. Il s'approcha de lui résolûment.

— Monsieur, est-ce que vous avez la prétention de faire le siège de cette maison ?

— Monsieur, j'ai la prétention de me promener où il me plaît. J'aime beaucoup l'architecture de cette maison.

— Eh bien ! monsieur, je vous prie de vous promener un peu plus loin, devant d'autres monuments.

— Monsieur, si j'allais me promener un peu plus loin c'est que vous viendriez vous promener avec moi.

Pour la troisième fois, lord Sommerson regardait fixement M. de Néers. Il ne le trouvait ni jeune, ni beau ; il voyait bien qu'il était jaloux ; il ne s'expliquait pas comment la marquise avait pu donner à cet homme des droits à la jalousie.

M. de Néers le fixait lui-même en homme qui ne fuit pas l'attaque du regard.

Il y avait un quart d'heure que ces messieurs se promenaient, se dévisageaient et se provoquaient, quand la marquise sortit de la porte obscure.

— D'où venez-vous, Marguerite ? lui demanda simplement M. de Néers.

— Eh bien ! pensa lord Sommerson, il n'est pas mal familier.

Madame de Néers, sans se déconcerter, répondit :

— Vous savez, mon ami, il y a tant de pauvres dans ce quartier-ci.

Mais, malgré elle, elle s'était retournée avec inquiétude. Lord Sommerson jugea que son nouvel amant la suivait de près.

En effet, il vit tout d'un coup apparaître sur le seuil Rodolphe de Villeroy.

— Lui ! s'écria le jeune lord. S'il allait me reconnaître.

Il se passa alors une scène tout à la fois comique et terrible.

Le marquis de Sommerson alla droit à Rodolphe et lui donna sa carte.

— Monsieur, lui dit-il, n'oubliez pas mon nom.

Rodolphe de Villeroy le regarda froidement en lui disant :

— Cela ne vous regarde pas.

Il avait déjà reconnu M. de Néers.

Il aurait pu rentrer précipitamment, mais il était trop fier en toutes choses pour reculer d'un pas, fût-ce pour l'honneur d'une femme.

Le mari se précipita comme le tonnerre entre les deux amoureux.

Il avait entendu les paroles de Rodolphe à lord Sommerson.

— Non, monsieur, s'écria-t-il, cela ne vous regarde pas.

Et il se tourna vers Rodolphe pour lui jeter son gant.

Mais lord Sommerson ne voulait pas être venu pour rien. Il jeta son gant, lui aussi, à Rodolphe, comme un homme qui est offensé.

— Qui êtes-vous donc ? dit le mari dédaigneusement, plus furieux contre lui que contre Rodolphe.

Lord Sommerson riait à belles dents.

— Qui je suis ? Je suis le confesseur de madame !

— Eh bien ! moi, je suis son mari ! s'écria le marquis !

Tout ceci se passa en moins de dix secondes, dans cette rue déserte. Comme c'était l'hiver, toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées, hormis une seule qui venait de s'ouvrir.

Cependant, que faisait madame de Néers ?

Elle retournait pieusement au sermon.

Duel à armes courtoises

On s'imagine que tout ceci va éclater dans Paris et scandaliser tous les salons. Belle pâture pour les chroniqueurs ! Mais cette aventure tomba presque aussitôt dans le silence de la rue Chanoinesse.

Rodolphe de Villeroy, qui était un grand pacificateur, prit ainsi la parole pour convaincre le mari et l'amant :

— Je suis prêt à me battre avec tous les deux à la fois, si vous voulez. Mais on voudra bien m'entendre un instant. J'ai compris tout de suite qu'on s'était imaginé que je connais-